**Publié dans le Figaro Janvier 2022**

**Inclusion**

Nous avons tous remarqué depuis quelques années que partout, dans la presse comme dans les textes de recherche, le concept d’*inclusion* a remplacé celui de *bien*. On ne dit plus que tel discours, telle réforme, tel enseignement, est bon – probablement parce que nous ne savons plus très clairement quels sont les critères du bien, s’il y en a. Mais on dit qu’il est « inclusif ». Ce qui suffit à classer favorablement et dans le camp de la vertu.

Un changement de vocable n’est jamais innocent. Quand toute une société se met instinctivement à remplacer un mot par un autre, cela signifie grandement. L’apparition et le déploiement plénipotentiaire de l’ « inclusif » traduit la reconnaissance collective d’un nouveau critère du Bien, supplantant les précédents critères, d’origine chrétienne. L’ « inclusion » ne renvoie pas seulement à un désir d’accueillir dans la société ou la communauté. Ce n’est pas un terme vague, et tel qu’utilisé aujourd’hui, il a un sens bien précis. Face à un élément extérieur ou étranger, nous connaissons au départ deux comportements. On peut l’*exclure*, c’est-à-dire le rejeter en dehors du cercle et de l’ensemble. Ou bien, on peut l’*intégrer*, c’est-à-dire lui ouvrir la porte en lui demandant d’adopter les usages du cercle et de l’ensemble. Mais justement, le concept contemporain d’inclusion traduit un troisième comportement, différent du premier et du second, jugés l’un et l’autre insultants. Inclure, c’est permettre aux éléments extérieurs d’entrer dans le cercle en conservant leurs propres habitudes, cultures, handicaps ou autres. Ce n’est plus l’élément qui s’adapte à l’ensemble dans lequel il entre : c’est l’ensemble qui doit s’adapter à tous les éléments divers qui le rejoignent. Telle est la définition de l’inclusion – c’est un rejet de l’idée de norme. L’intégration, qui réclame au nouveau membre de se transformer au regard des normes de celui qui l’accueille, apparait barbare. On peut dire que l’inclusion est la fin des canons. Chacun est à soi-même sa propre norme, ne se mesure à rien ni à personne, et vaut en tant que tel, sans comparaison d’aucune sorte.

On reconnait là l’idée chrétienne de dignité incommensurable de chaque être, dignité ontologique, ici transposée dans la vie sociale. Il y a quelque chose d’évangélique dans l’inclusion, et d’ailleurs ce n’est pas un hasard si ce sont les Occidentaux (ni les Chinois ni les Indiens) qui ont sorti ce concept de leur magasin de farces et attrapes. Chacun est accueilli avec sa disparité, sa culture, son handicap, dont on tient compte sans vouloir l’effacer, traitant cette disparité comme un trésor à sauver. L’inclusion est le Bien suprême, celui qu’on pourrait viser lorsque toutes les différences auraient disparu pour ne laisser place qu’à l’amour même… Nous avons là un exemple caractéristique de l’utilisation immanente et donc utopique de l’idéal évangélique. On pourrait dire que l’inclusion est une expression du paradis chrétien, le problème étant que l’existence humaine, si imparfaite, ne se prête guère à ce genre d’irréalisme : elle n’est pas un paradis. En niant les différences hiérarchiques au nom du respect de chacun, on finit par aboutir à un effet inverse de celui souhaité : on néglige les plus démunis. Pratiquer l’inclusion en milieu scolaire, c’est nier la notion de « bon élève » et donc refuser au « mauvais élève » la chance de rattraper son retard. Au nom de l’inclusion, on devient grossophobe si l’on parle du mauvais état de santé des obèses ; on fait du validisme si l’on prétend décrire l’absence d’infirmité comme une norme – le validisme est décrit comme une xième oppression systémique. Ces dénis font que les obèses auront moins de chance d’être soignés, et les handicaps moins de chance d’être combattus.

Ce que nous appelons aujourd’hui l’inclusion, c’est la société parfaite du point de vue de la perfection évangélique (car chaque culture a une idée différente de ce que serait la perfection). Une société dans laquelle la dignité insondable de chaque individu règne en maitre et éclipse tous les caractères concrets. Il n’est plus question ici des impératifs du grandissement individuel, de la lutte contre les imperfections de toutes natures, de la performance intellectuelle, technique, sociale. Nous ne sommes plus dans des sociétés humaines, c’est-à-dire lacunaires et défectueuses. Tout se passe comme si nous pouvions vivre seulement les yeux braqués sur la dignité insondable de chaque être, créant une sorte de société d’archanges.

Les avatars du défunt marxisme sont partout dans nos cultures infectées par les utopies stériles. On en reconnait ici encore une marque. Mais en soi l’irréalisme ne serait rien s’il ne produisait la violence par génération spontanée. Comme le marxisme en son temps, la pensée dite inclusive a un besoin urgent de vilipender, de condamner et d’assujettir. Car elle est trop éloignée de la réalité pour s’appliquer naturellement, et tout effort pour se réaliser la condamne aux invectives et à l’intolérance. Ainsi, l’inclusion est tenue d’exclure sans cesse. Un exemple éclatant nous en est donné par les paroles du président de la République en personne, le 5 janvier, contre les Français non-vaccinés, qu’il n’hésite pas à traiter de non-citoyens. La violence de son propos à leur encontre, est telle qu’elle a aussitôt mis le feu au pays. Doit-on s’étonner que ce garçon si gentil, si « en même temps », si inclusif par tous les bords, s’applique à exclure avec ce mépris mêlé de haine ? A-t-il changé de visage ? Pas du tout. Il montre là le vrai visage de l’inclusif post-moderne : tout le monde est beau et aimé, ici c’est le paradis, et que l’opposant périsse en enfer. Le monde humain est divers et la réalité résiste : une utopie ne peut finir qu’en manichéisme. Nous avons aujourd’hui le manichéisme au pouvoir.